



Lili Reynaud-Dewar

Libération, April 2012

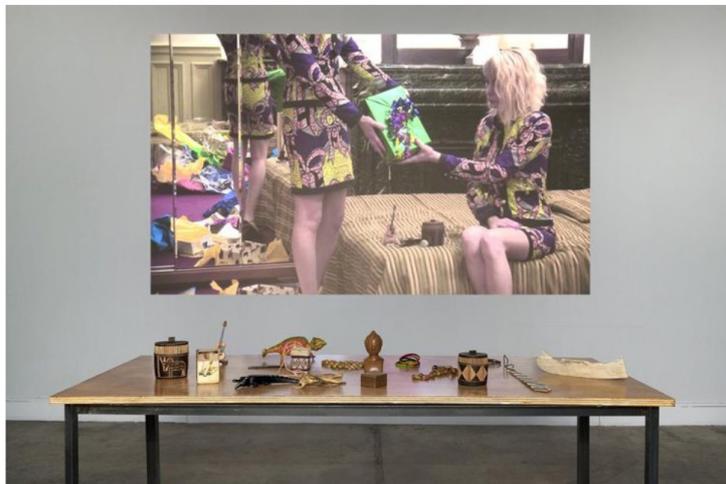
by Eric Loret

1/2



La «Maison» voit double

ERIC LORET ENVOYÉ SPÉCIAL À GRENOBLE 8 AVRIL 2012 À 21:29



«Inacurrencies» (2010), de Lili Reynaud-Dewar : des babioles de Madagascar en expo et en vidéo. (© Blaise Adilon. Magasin-Cnac)

CRITIQUE Meubles, vidéos, produits manufacturés...
Lili Reynaud-Dewar présente au Magasin
de Grenoble des performances mises en abyme.

Deux, c'est potentiellement duplice, diabolique. Un truc qui échappe. Même si Lili Reynaud-Dewar, 35 ans, fonctionne groupée, avec ses amis, ses références, sa revue *Petunia*, elle utilise souvent deux performeuses, blondes faussement, qui marchent comme deux jambes, tantôt ensemble, tantôt de guingois et qu'elle adjectivise «camp». A savoir : vivant un «dandysme sans élitisme». Avec deux, il y en a un qui reste et l'autre qui disparaît - interprétation mélancolique, symbolisme au sens littéral. C'est ce qu'on (ne) voit (plus) dans «Ceci est ma maison», au Magasin de Grenoble.

L'ensemble de l'exposition n'est que traces (meubles, vidéos, produits) de performances, parfois réalisées en dehors de tout public. Ainsi d'*Inacurrencies* (2010) dont les reliquats sont visibles en salle 6. Lili Reynaud-Dewar raconte, dans la vidéo qui ouvre - ou ferme - cette monographie, qu'étant allée à Madagascar, sollicitée par les vendeurs de bouses à touristes, elle décide, ne pouvant échapper à son sort de visiteuse riche, de s'y abandonner passivement. Pour *Inacurrencies*, elle achètera donc tout ce qu'on lui propose, à condition que ce soit en deux exemplaires : une tête laide de Tintin en bois, un fagot, un camion jouet, des babioles.



Lili Reynaud-Dewar

2/2

Hôtesses. Les paires sont ensuite divisées. Une moitié est exposée sur une table, qu'on peut voir. Reynaud-Dewar a emballé les autres dans du papier cadeau. Puis deux blondes habillées jumellement (une vidéo rend compte de la perf) ont déballé les paquets surprises, retrouvé les objets que nous avons sous les yeux. Le tout est foutu dans une valise qu'elles emportent à travers les rues de Paris, Montreuil, la forêt, comme deux hôtesses sans air. Puis, dans une sorte de *Déjeuner sur l'herbe* à cache-cache, elles mettent le feu à la valise. Fin. Les doubles sont perdus, il ne reste plus que les exemplaires de l'exposition, et la vidéo, jumelle fantôme, d'une performance disparue.

On ne peut guère s'empêcher de rapprocher ces deux filles détruisant des demi-paires de l'usage que fait Lili Reynaud-Dewar de sa mère et de sa grand-mère, autres figures de doubles. La première apparaît dans *Interpretation*. C'est à propos de Sun Ra, jazzman frappadingue de l'afrofuturisme. L'artiste a demandé à sa mère de lui raconter un concert de Sun Ra auquel elle assista en 1970. Puis, lui faisant réentendre le son du concert et ayant accoutré sa génitrice de façon lunaire, de se réapproprié ledit concert en dansant : «*Elle ne se l'est d'ailleurs pas très bien réapproprié*», conclut Reynaud-Dewar dans sa présentation. Quant à la grand-mère, elle est l'objet de la salle 1 sous le titre *Cléda's Chairs*, rassemblement de chaises Louis XV contre lesquelles s'adosent des miroirs.

D'où deux éléments de la poétique de Lili Reynaud-Dewar. Le premier est la maison, le titre l'indique. L'art est une façon d'habiter et le Magasin devient un espace à la mesure de l'artiste, qui a conçu l'exposition comme une série de pièces ou de chambres, jonchées de restes, on l'a dit, mais aussi de références, tels les films (de Pasolini, Genet ou Fassbinder, tropisme pédé politique) ou livres (Tahar Ben Jelloun pour la salle 7 intitulée *Four Walls Speaking of Revolt, Media and Beauty*). Enfin, au milieu des meubles, des œuvres d'autres artistes à partir desquelles elle travaille. Ainsi des «*pièces de design historiques*» comme les chaises de bureau d'Ettore Sottsass (qui ont quatre pieds au lieu des cinq réglementaires et sous leurs airs ballots sont donc de véritables bombes subversives) ou le vase *Diagramma Phallica*, du même, «*centre de l'exposition*», selon Reynaud-Dewar, en tant qu'il interroge le «genre» (aspect domestique) et le «plaisir» (côté projet).

En folie. La seconde force de Reynaud-Dewar, par-dessus l'arsenal théorique *queer* (et donc avec lui, si le *queer* porte le trouble), c'est, comme on l'a repéré, la doublure foutraque. Le design d'intérieur est une façon d'interroger l'identité, mais les jumelles en folie qui font des *blackfaces* aux chaises de *Cléda's Chairs* ou achètent tout en deux représentent aussi une critique de l'esprit de sérieux, une passivité qui s'oppose.

La dernière œuvre du parcours, réalisée in situ (*What a Pity You're an Architect, Monsieur. You'd Make a Sensational Partner !*) le prouve. Reynaud-Dewar a conjugué «*un classique des lectures féministes de l'architecture*» et des miroirs déformants qui rendent grotesques les photos d'une chorégraphie qu'elle a elle-même performée au Magasin. La distorsion marque, dit-elle, «*le ridicule de sa propre mise en scène*». Ou comment, tout en questionnant l'identité, faire toujours un pas de côté.